

LES CARRIERES DE MAFFLE

par

J.-P. DUCASTELLE¹

RESUME

La pierre est exploitée dans la vallée de la Dendre Orientale depuis l'époque gallo-romaine.

Les carrières de Maffle et d'Ath sont connues par les textes d'archives depuis le XIV^{ème} siècle. Elles ont extrait du "petit-granit" (calcaire à crinoïdes) et de la dolomie du "membre de Lalaing" jusqu'au XVIII^{ème} siècle. L'essor est arrivé au XIX^{ème} siècle lorsque la mécanisation a permis d'extraire les meilleurs bancs de pierre bleue pour la construction et la sculpture.

La carrière ouverte par le Baron Léopold Lefebvre en 1840 a été abandonnée en 1869 après son inondation par une venue d'eau. La carrière Rivière fondée en 1825 a subsisté jusqu'en 1960 et la carrière de la Dendre (mise en place par Jean-Baptiste Durieux à partir de 1841) disparaît au même moment. Les carrières de Maffle ont produit de la pierre de taille, de la chaux, des pavés, des moellons, des dalles et carreaux. Elles ont donné du travail à plus de 500 ouvriers au XIX^{ème} siècle.

Le musée et le site des carrières de Maffle conservent le souvenir de cette activité industrielle.

MOTS CLES

Carrières, pierre bleue, Hainaut, histoire et archéologie industrielles.

SAMENVATTING

Sedert de Gallo-Romeinse periode worden in de vallei van de Oostelijke Dender steengroeven geëxploiteerd.

De steengroeven van Maffle en Aat zijn sinds de XIV^{de} eeuw uit archiefstukken bekend. Petit Granit (crinoiden kalksteen), ook bekend als arduin of blauwe hardsteen, en dolomiet van "de Lalaing-Member" werden tot de XVIII^{de} eeuw gewonnen. In de XIX^{de} eeuw konden de steengroeven zich door de mechanisatie sterk ontwikkelen en de beste arduinlagen winnen voor de bouw en het beeldhouwerk.

De steengroeve die door Baron Leopold Lefebvre in 1840 is geopend, werd in 1869 na overstroming verlaten. De Riviere steengroeve die in 1825 opgericht werd is tot in 1960 blijven bestaan evenals de Dender - steengroeve (vanaf 1841 door Jean-Baptiste Durieux gestart). In de steengroeven van Maffle werden arduinsteen, kalk, straatstenen, gehouwen stenen, vloerstenen en vloertegels vervaardigd. Meer dan 500 werklieden werden hier in de XIX^{de} eeuw tewerkgesteld.

Het museum en de steengroeven van Maffle behouden de herinnering aan deze industriële activiteit.

¹ Les Amis du Musée de la Pierre A.S.B.L., Chaussée de Mons 419 - B-7810 Maffle.

SLEUTELWOORDEN

Steengroeven, blauwe hardsteen, Henegouwen, industriële archeologie en geschiedenis.

SUMMARY

Stone has been exploited in the eastern Dendre valley since Gallo-Roman times.

The quarries of Maffle and Ath have been documented since the XIVth century. Some "petit granit" (crinoidal limestone) and dolomite of the "Lalaing-Membre" were quarried till the XVIIIth century. In the XIXth century mechanisation allowed the quarries to develop, which made it possible to produce the better freestone layers for the building industry and for sculpturing.

The quarry which was opened by Baron Leopold Lefebvre in 1840 was abandoned in 1869 after a flood. The Riviere quarry, founded in 1825, subsisted till 1960 and the Dendre quarry (started by Jean-Baptiste Durieux in 1841) disappeared at the same time. The quarries of Maffle produced freestone, lime, cobblestones, rubble stones, slabs and tiles. They provided work to more than 500 workers in the XIXth century.

The museum and the quarries of Maffle are preserving the heritage of this industrial activity.

KEY WORDS

Quarries, carboniferous limestone, Hainaut, industrial history and archeology.

1. LE GISEMENT ET LES DEBUTS DE SON EXPLOITATION

La vallée de la Dendre Orientale d'Ath à Lens dispose de ressources pierreuses intéressantes qui ont été exploitées depuis l'Antiquité. Les gisements comprennent du grès, du calcaire et de la dolomie.

Le gisement de petit-granit fera la fortune des carrières de Maffle et d'Ath aux XIXème et XXème siècles alors qu'Attre et Mévergnies se spécialiseront dans les pavés en grès et que dans le reste de la vallée, les petites entreprises et les chauffours disparaîtront dès le XIXème siècle.

Les géologues se sont longtemps interrogés sur les causes de l'absence du calcaire à crinoïdes entre Maffle et le bassin de Soignies. Les travaux de Raphaël Conil et de ses élèves ont montré que "des failles en suppriment ou en réduisent l'affleurement dans les parties bien accessibles en vallée" (Conil & Delcourt, 1989).

A Ath et à Maffle, ces carrières ont aussi extrait de la pierre du "membre" de Lalaing, roche "très hétérogène avec ses dolomies (surtout dans la Dendre), calcaires argileux et calcschistes, (qui renferme les premiers noyaux silicifiés (Cherts) du Dinantien". Le "Membre de Lalaing" désigne la partie la plus argileuse des "cliquantes" c'est à dire les roches sous-jacentes au petit-granit et qui sont bien exposées à Ecaussinnes au pied du château de

Lalaing (Conil, 1959). Cette pierre a été extraite à Ath dès le XIIème siècle (vers 1166) pour la construction de la Tour Burbant. On en retrouve des éléments dans certains murs à Maffle.

Si nous ignorons la nature exacte de la pierre mise en oeuvre dans les tombeaux gallo-romains trouvés en 1886, 1896 et 1899 près du Bois du Renard à la limite d'Ath et de Maffle (Dewert, 1903), nous pouvons supposer que les carrières attestées par les textes depuis 1380 ont fourni du petit-granit et de la pierre du "membre" de Lalaing (Ducastelle, 1975 ; Denis, 1986). Une bonne partie des carrières de la rive droite de la Dendre orientale ont fourni ce dernier matériau.

Il y avait une carrière à Pintamont (Ath) dès le XIVème siècle où le gisement devait être formé de petit-granit. La pierre était extraite de la carrière du Comte de Hainaut à côté des propriétés des abbayes de Liessies et d'Ath, ou des entreprises des particuliers. Ceux-ci étaient souvent censiers, maîtres de carrière et chauffourniers. La calcination de la chaux semble avoir été l'activité principale de ces carrières. Les bons bancs pour la pierre de taille sont placés à 16 mètres sous le niveau habituel du sol (Ducastelle, 1989). Vu les moyens limités de l'exhaure, il était difficile d'exploiter ces niveaux et les maîtres de carrière devaient souvent se contenter d'extraire des bancs plus propres à la calcination qu'à la taille. On sait par exemple que le 16 octobre 1737, Joseph De Blocq maître de carrière à

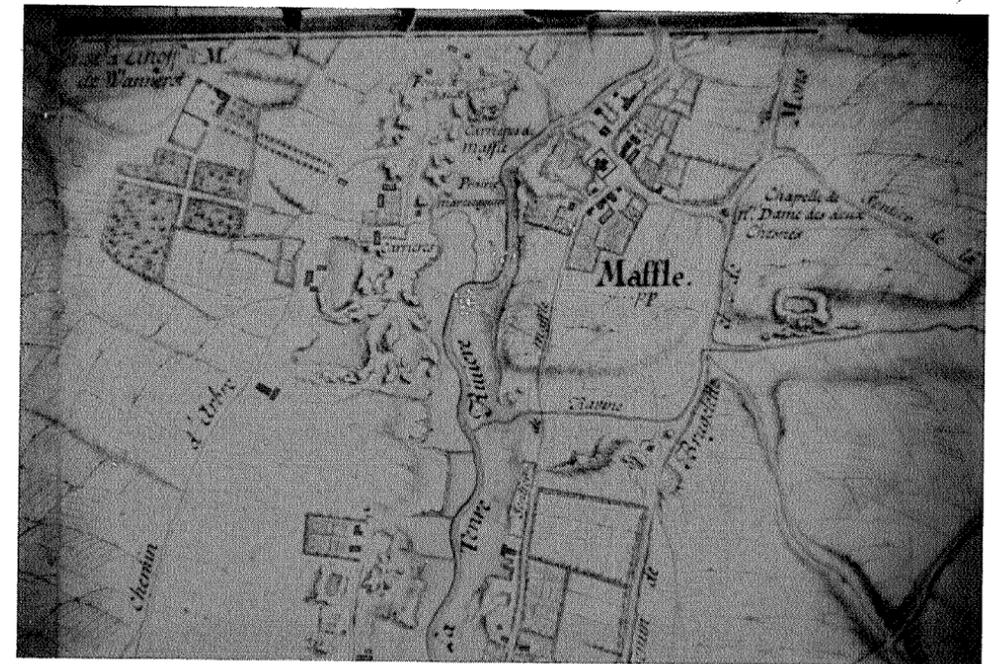


Figure 1. Les carrières de Maffle à la fin du XVIIème siècle. La direction d'Ath (au nord-ouest) est dans le bas du document. La plupart des carrières sont donc à l'époque sur la rive droite de la Dendre orientale (Archives du ministère de la guerre à Vincennes, photo Olivier Berckmans).

Maffle déclare trouver la pierre à une profondeur de 6 à 7,50 mètres. Elle est recouverte par les venues d'eau et il est obligé pour l'évacuer de mobiliser 17 à 18 hommes avec des pompes et des "gamelles". S'il veut éviter l'inondation, il doit faire intervenir 8 à 12 hommes de jour ou de nuit. L'exhaure pose donc un réel problème aux maîtres de carrière (Van Belle, 1990).

Par ailleurs, la pierre du "membre de Lalaing" ne se prête pas bien à la taille. Elle est utilisée pour épincer des moellons plus ou moins réguliers et sans doute aussi pour la chaux.

Au XVIIIème siècle, les carrières connaissent un certain essor. Depuis 1700, les bateaux à fond plat viennent charger la chaux et les pierres étant donné que la Dendre Orientale a été rendue navigable jusqu'à Maffle. La taxe qui frappe le charbon des Pays-Bas Autrichiens à l'entrée du Tournaisis nuit à l'essor des chauffours de cette région et favorise ceux de Maffle où quatre grands fours et trois petits calcinent la pierre locale (Hasquin 1970). Il y a encore cinq fours à chaux sur le plan dressé par le géomètre Charles Lannoy (A.E.M., Cartes et plans, 297) en 1782 (1 grand et 4 petits). La situation semble pourtant moins bonne à la fin du siècle. En 1775, le géomètre J.C. Lemaire dresse à l'occasion d'un procès le relevé des biens et des propriétés du village. La prairie à bateaux indique l'endroit où les barques à fond plat venaient accoster et où elles étaient manipulées pour retourner vers Ath avec leur chargement de pierres et de chaux. Une

carrière en pleine activité appartient au sieur ANDRE et est située à l'emplacement de l'église actuelle. Le four à chaux des Juifs est le seul cité par ce document. Sur les terres ou les prairies des sieurs Delhove, Semoulin, Carlier et Terrasse, le plan montre de vieilles carrières abandonnées. La grande fosse appartient à Jacques Lambert. Il semble donc, au vu des données de ce plan géométrique (A.E.M., Cartes et plans, 733), que l'activité extractive est réduite à Maffle et que le village est plus marqué par les séquelles des anciennes exploitations.

Pourtant, à la même époque, Charles Terrace maître de carrière à Maffle livre des pierres pour la construction du pont aux Gâdes à Ath (A.V.A., Chambre échevinale, 1776-89, 136). Quelques années auparavant en 1766, Jean-Baptiste Therace est censier et maître de carrière (A.V.A., Papiers Van Haudenard). C'est sans doute, la même personne qui s'associe avec Jean-Baptiste Surquin et Joseph Ruly pour la construction d'une écluse en 1768 (A.G.R., Notariat général du Brabant, 5276, 13/10-1768). Nous connaissons aussi dans la même famille Henry Therace, maître chauffournier qui livre de la chaux à Ath pour la construction d'une maison en 1734 (A.V.A., Compte de mambournie de Saint-Julien, 1731-33, p. 691). Parmi les fournisseurs de cette habitation, on relève aussi les noms de Joseph De Blocq et de Pierre Carlier. Un certain Jean-Baptiste Surquin est encore propriétaire d'une carrière en 1795 (A.V.A., A.M., XXème et impôts. Ancien Régime, 3 messidor an 3).

COUPE NORMALE DU GISEMENT DE MAFFLES PASSANT PAR LA LIGNE DE LA PLUS GRANDE PENTE

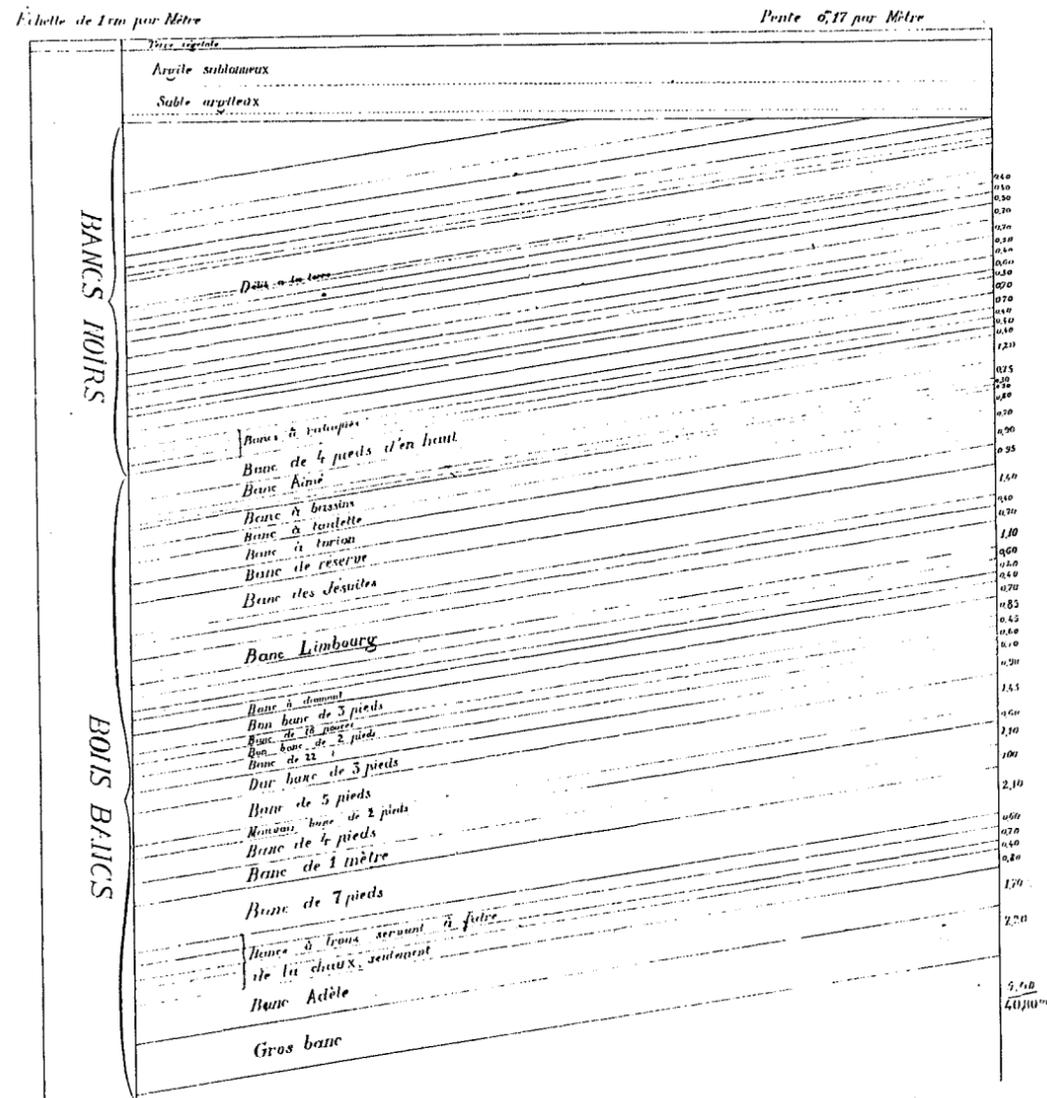


Figure 2. Les bancs de pierre de Maffle au XXème siècle (Archives de la Ville d'Ath, Fonds Roch Degavre).

2. LES CARRIERES AUX XIXème ET XXème SIECLES

Aucune de ces entreprises n'a survécu à la période française (de 1794 à 1815). Eugène Cowez devient propriétaire d'une carrière le 11 floréal an 10 (1er mai 1803) à la suite d'un échange avec François Gillion. Cette entreprise est déjà équipée d'une machine à vapeur et plus tard elle sera dotée d'un chaufour (Ducastelle, 1979).

Les six enfants d'Eugène Cowez ont continué l'affaire après la mort de leur père (sous le nom de Cowez Frères et Soeurs). Auguste Rivière la reprendra en 1853. Elle sera absorbée en 1881

dans la société Rivière Frères et Soeurs après la mort d'Auguste en 1878 (Ducastelle, 1993).

L'activité des carrières de Maffle reste modeste jusqu'à l'arrivée de Pierre Samuel Rivière en 1825. Né à Cresseron en Normandie le 17 septembre 1799, il arrive aux Ecausines en 1821 et épouse le 20 juillet 1825 Sophie Baguet, fille du maître de carrière Jean-Joseph Baguet. Il achète la carrière de Maffle à ses futurs beaux-frères Félicien Baguet et Simon Baatard (Léon Baguet, 1985). En 1826, il implante un four à chaux dormant. A partir de 1828, il épuise les eaux de sa carrière avec une machine à vapeur. L'entreprise se développe et va occuper jusqu'à 200 ouvriers. Elle devient une société en nom collectif Rivière Frères et Soeurs en



Figure 3. Le gisement de pierre à la carrière de la Dendre vers 1920. La superposition des bancs et de leur inclinaison est bien visible de même que les traces laissées par les coins à l'extraction (Cliché musée de la pierre).

1861. Elle achète en 1876 le terrain possédé par Cailliau et compagnie qui était une dépendance de la carrière du Baron d'Ath. Elle absorbera aussi en 1881 l'ancienne carrière Cowez exploitée par Auguste Rivière depuis 1850.

Après la première guerre mondiale, la Société Anonyme des Anciennes Carrières Rivière reprend son activité en 1929. Elle deviendra les Nouvelles Carrières Rivière en 1959. Cette dernière société n'aura qu'une activité éphémère dans le domaine du travail de la pierre et tentera vainement de se reconverter (travail des concassés et fabrication du béton).

La deuxième grande entreprise de Maffle a été fondée en 1841 par un riche commerçant athois, Jean-Baptiste Durieux. Il a voulu créer une carrière dotée des derniers perfectionnements techniques avec des bâtiments de bel aspect architectural. En 1841, il construit un four à chaux. L'année suivante, il établit une machine à vapeur pour épuiser les eaux et pour scier les pierres. Il est le premier à avoir introduit dans l'arrondissement d'Ath des armures actionnées à la vapeur. Il construit sa maison d'habitation en 1843. Au début de l'année 1846, il implante une nouvelle machine à vapeur qui actionne un treuil destiné à remonter les blocs du fond de la carrière et à hisser les wagonnets remplis de moellons au sommet du four à chaux.

Aux prises avec des difficultés financières dès la fin de l'année 1846, le maître de carrière devra trans-

former son entreprise en société anonyme en 1849. Cette société anonyme des carrières et fours à chaux de la Dendre sera contrôlée dès 1851 par l'entrepreneur de maçonnerie athois Ursmer Broquet.

L'affaire est ensuite entre les mains du notaire Gustave Letellier puis de ses fils et successeurs. En 1895, la société est reprise par trois employés sonégiens : le représentant Ursmer Cordier, le chef de chantier Alfred Degavre et le comptable Auguste Dethier. A partir du début du XXème siècle (U. Cordier est mort en 1903 et A. Dethier en 1917), Alfred Degavre et les membres de sa famille ont conservé la maîtrise de la société (Ducastelle, 1976, 1993).

En 1840, le Baron Léopold Lefebvre de Tournai devient maître de carrière à Ath. En 1841, il construit un chaufour, met en service une machine d'exhaure et envisage la construction d'une maison d'habitation. En 1845, la société devient Dutoit et compagnie et en 1847 Cailliau et compagnie. En 1852, la société ouvre une carrière à Maffle pour tenter d'échapper aux charges de l'octroi et pour étendre ses activités. Après quelques fluctuations liées notamment à des problèmes de succession vers 1863, l'entreprise sera inondée en 1869 et ne reprendra plus ses activités (Ducastelle, 1990).

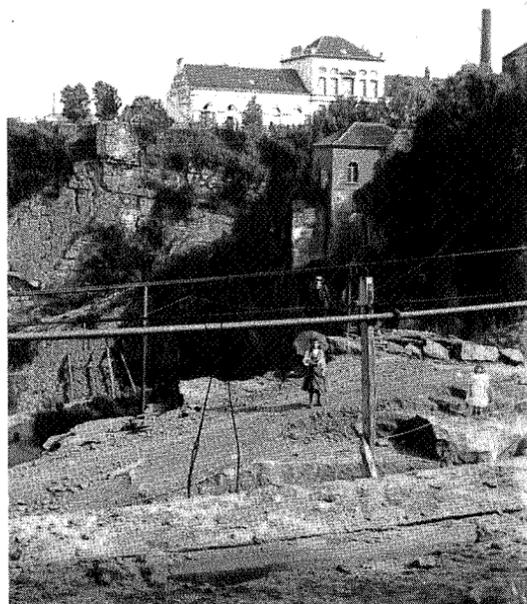


Figure 4. Siège d'extraction de la carrière de la Dendre vers 1920. Au-delà des premiers bancs découverts sur lesquels posent les personages, la machine d'exhaure se détache le long de la rampe. Le gisement est visible de même qu'à l'arrière plan, la maison du maître de la carrière, aujourd'hui musée (Cliché musée de la pierre).

3. EVOLUTION DE LA PRODUCTION

L'Ancien Régime n'a laissé aucun document permettant de connaître la production des carrières de Maffle et d'Ath. La chaux domine mais la pierre de taille n'est pas absente. En 1812, deux carrières produisent chacune 54000 kilos de pierre de taille et 21000 kilos de "blocailles". Les deux fours à chaux occupent 16 ouvriers et apportent une valeur brute de 19.000 francs.

La situation évolue après l'arrivée de Pierre Samuel Rivière en 1825. Dès 1830, sa carrière occupe plus de 100 ouvriers. Son four à chaux occupe 1/5 de cet effectif et produit 4200 m³. Cowez, Frères et Soeurs, l'entreprise voisine donne du travail à 18 ouvriers pour une production de 3700 m³ de chaux.

En 1842, il y a 276 ouvriers occupés dans les carrières de Maffle et 170 à Ath. La valeur de production est supérieure à 500.000 francs dont 300.000 francs pour la pierre de taille. Mais 1842 semble une année exceptionnelle. En fait, la valeur produite avoisine habituellement 300.000 francs au cours des années 1840 et le personnel occupé est d'environ 400 personnes. En 1843, le Baron Lefebvre évalue la production de pierre de

taille à 3000 m³ (soit 180.000 francs) et celle de chaux à 25000 m³ (soit 224.000 francs).

Après la crise de 1848, la croissance va s'affirmer durablement, surtout pour la pierre de taille. En 1855, 500 ouvriers produisent environ 4000 m³ de pierre de taille et plus de 140.000 hectolitres de chaux, c'est-à-dire pour une valeur globale estimée à 486.000 francs.

En 1863, les 4 carrières (Rivière Frères et Soeurs, Auguste Rivière, la carrière de la Dendre et Cailiau) occupant 592 ouvriers produisent plus de 10300 m³ de pierre de taille et 55.000 hectolitres de chaux. La production semble avoir atteint son maximum à cette époque. L'épinqage des pavés a été entamé de manière systématique vers 1855 et est venu s'ajouter à la taille des pierres et à la calcination de la chaux. En 1864, Maffle en produit 4 millions de pièces. Mais cette activité n'aura pas un grand avenir ici parce que les pavés de calcaire ne seront jamais acceptés dans les travaux publics au même titre que ceux de porphyre taillés à Lessines ou à Quenast. (Mémorial administratif de la province de Hainaut, 1867). Leur nombre est tombé à 400.000 en 1886 et chutera à 35000 au début du XX^{ème} siècle. Les pavés et les bordures ("plus doux et mieux taillés" selon la Chambre de Commerce de Tournai) auraient pu constituer une activité d'appoint intéressante vu les caractères du gisement de Maffle, constitué d'un calcaire très dur avec de mauvais bancs (Ducastelle, 1989). On continuera à tailler des pavés et surtout des bordures à Maffle au XX^{ème} siècle. Cette activité ne prendra cependant jamais un grand essor.

La conjoncture est moins favorable à la fin des années 1860 et au début des années 1870 suivant en cela le mouvement général perceptible dans les carrières hennuyères (Ducastelle, 1983).

La relance s'affirme à la fin du XIX^{ème} siècle mais ni la production, ni l'emploi ne retrouveront les résultats obtenus au milieu des années 1860.

En 1900, 565 ouvriers produisent une valeur globale de 852.300 francs. La pierre de taille représente plus de 80% des ressources financières (7060 m³, 718.000 francs). La chaux qui avait été la principale production sous l'Ancien Régime n'en apporte plus que 15 %. Les moellons, les pavés, les dalles et carreaux n'occupent qu'une place réduite (moins de 5 %).

De 1890 à 1913, la situation est prospère. La valeur de production dépasse toujours 700.000 francs tandis que le nombre d'ouvriers varie de 400 à 565. Cependant, aucun développement important

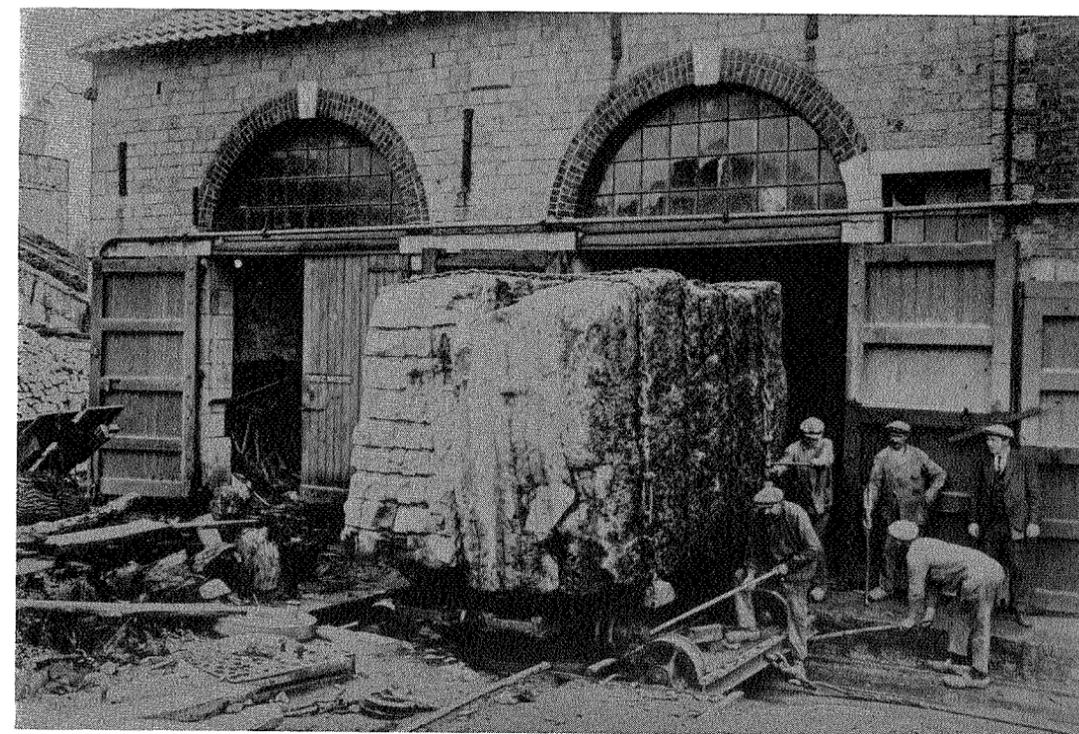


Figure 5. Bloc scié sortant des armures à la carrière de la Dendre vers 1935 (Carte postale Ars Nova, collection du musée de la pierre).

ne s'est produit de 1860 à 1914. La production est restée au même niveau alors que dans le même temps les carrières hennuyères doubleront leur valeur de production et que le nombre de leurs ouvriers était multiplié par 1,5. La croissance affecte surtout la chaux, les moellons et les pierrailles ainsi que les pavés et la craie. La taille de la pierre est stabilisée dans l'ensemble de la province et connaît même une certaine régression (Ducastelle, 1983).

Il y a eu 4 carrières (trois à Maffle et une à Ath) jusqu'à la fermeture de l'entreprise du Baron. Après 1881, le siège d'extraction de la carrière Auguste (ancienne carrière Cowez) est abandonnée. L'ouverture du "Trou du Congo" en 1899 rend deux carrières à Rivière. Il y a donc de 1900 à 1914, trois carrières exploitées par deux entreprises. Il faudrait ajouter les deux chantiers de taille et marbreries (Gain-Bougard avec 35 ouvriers; Casterman avec 25) pour situer la place exacte du travail de la pierre à Maffle au début du XX^{ème} siècle.

La guerre de 1914-18 interrompra le travail pour plusieurs années. La carrière de la Dendre reprend ses activités en 1921 et la société anonyme des anciennes carrières Rivière en 1929. Ces deux entreprises occupent encore ensemble 200 personnes en 1955. Après la fermeture de la carrière de la Dendre en 1960, il restera seulement une trentaine

d'ouvriers au chantier Gain-Bougard et aux Nouvelles Carrières Rivière (Ducastelle, 1986).

4. LES DEBOUCHES ET LES REALISATIONS

On connaît mal l'utilisation de la pierre de Maffle et d'Ath avant le XIX^{ème} siècle.

Les tombeaux gallo-romains trouvés à la limite de Maffle et d'Ath étaient construits en pierre locale mais aucune analyse sérieuse du matériau n'a été réalisée lors de leur découverte au XIX^{ème} siècle. La tour Burbant construite vers 1166 met en oeuvre une dolomie de l'étage de Lalaing trouvée sur place et elle a été reapparementée au XVI^{ème} siècle avec de la pierre bleue de provenance locale. Le petit-granit de Maffle et d'Ath se retrouve dans beaucoup de monuments : église Saint-Julien (construite à partir de 1394), église Saint-Martin (1585), hôtel de Gabriel de Jauche-Mastaing du début du XVI^{ème} siècle devenu après 1646 le refuge de l'abbaye de Ghislenghien, refuge de l'abbaye de Liessies... Toutefois, la famille Le Peschier, maître de carrière d'Ecaussinnes a laissé sa marque sur le soubassement de la façade antérieure de l'église Saint-Martin (Jean-Louis Van Belle, 1984). Ce relevé laisse supposer que les carrières locales n'ont pas pu faire face à la totalité de la fourniture des pierres lors de la construction de cet édifice religieux.

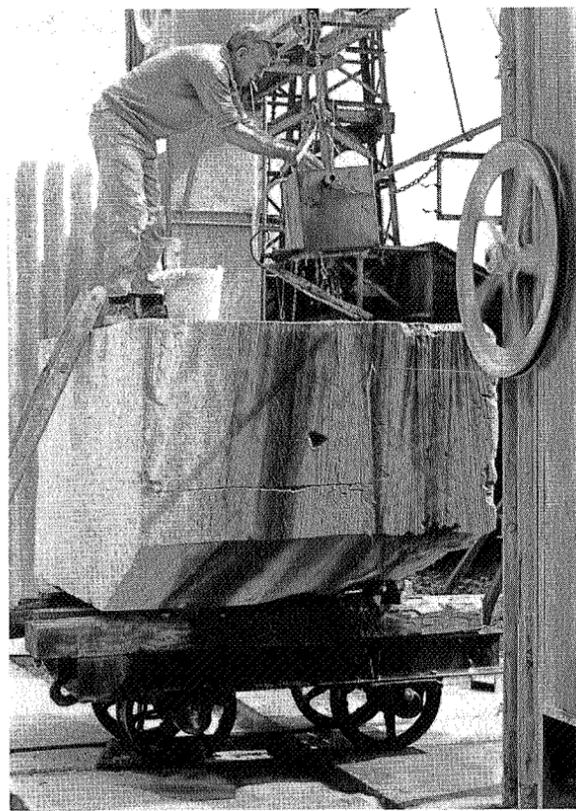


Figure 6. Sciage d'un bloc au fil hélicoïdal au chantier Gainbougard en 1976 (Photo Francine Rosier).

Par ailleurs, à l'hôtel de ville d'Ath (de 1614 à 1624) Wenceslas Coebergher fera appel à E. Manfroy, Ch. Hannicq, J. Delfontaine, J. Lenglez et Fr. Dubois pour la livraison des pierres de la façade. Celles-ci provenaient donc d'Ecaussinnes (pour le premier), de Feluy (pour le deuxième) et d'Arquennes (pour les trois derniers). Il n'y aura qu'une fourniture très limitée de pierres de Maffle pour une cheminée à l'intérieur du bâtiment. En 1826, lors de la restauration de la façade, Pierre Samuel Rivière emportera le marché des pierres.

Dans la ville voisine de Chièvres au début du XVIème siècle, lors de travaux à l'église paroissiale Saint-Martin (remontant au XIVème siècle) des pierres sont livrées notamment par Clovis Mydo, marchand de pierres demeurant à Ecaussinnes. Les chauxfourniers de Maffle Jehan De Le Sille et Jehan Hannart fournissent non seulement de la chaux mais aussi des pavements (A.E.M., Comptes de l'église de Chièvres, 1596-98, référence signalée par l'abbé Léon Jous).

La pierre locale a sans doute été largement mise en oeuvre lors de la construction des deux enceintes urbaines d'Ath au XIVème siècle (de Waha & Dugnoille, 1983). Nous savons grâce à la correspondance échangée entre Vauban et Louvois que la fortification d'Ath élevée de 1668 à 1674 est bâtie en pierre de Maffle dont le maréchal de Louis XIV louait la qualité tandis que le ministre de la guerre

estimait la chaux supérieure à celle de Tournai (Muller, 1954-55).

Sous l'Ancien Régime, les carrières de Maffle produisent principalement de la chaux (Ducastelle, 1993) mais il y fut extrait de la bonne pierre de taille relevée dans plusieurs constructions régionales. Les maîtres de carrière ont parfois vendu des pierres à l'extérieur notamment dans la vallée de la Dendre et de l'Escaut (Moureaux, 1974).

Au XIXème siècle, l'extraction systématique des bons bancs a amené la multiplication des réalisations en pierre locale. Les réparations aux anciens monuments sont faites en petit-granit local. A côté de l'hôtel de ville, Pierre Samuel Rivière intervient à l'église Saint-Julien à partir de 1846. Vers 1835, il fait tailler les pierres destinées à la façade de l'Académie de Dessin conçue par Alexandre Decraene (Ducastelle, La construction de l'Académie de Dessin d'Ath, 1979).

Dans la première moitié du XIXème siècle, les carrières de Maffle peuvent faire état de livraisons de pierres pour différents édifices ou travaux publics : le canal de Pommeroeul à Antoing, les travaux hydrauliques de Nieuport et d'Ostende, les fortifications de Menin, Ypres, Mons et Tournai, la restauration de la cathédrale de Tournai, la première gare du Midi à Bruxelles (ECHO de la Dendre, 3 juillet 1851).

Aimable Désiré Limbourg (1810-194) est architecte de la ville d'Ath à partir de 1837 et professeur à l'Académie de Dessin. Il semble lié à Pierre Samuel Rivière. En tout cas, Désirée Rivière épousera Camille Limbourg en 1862. Un banc de pierre des carrières de Maffle s'appelle "banc Limbourg".

Cet architecte de talent a conçu une série de châteaux et d'églises de la région dans lesquels le petit-granit local est mis en oeuvre : châteaux de Cambron-Casteau, Houtaing (restauration) et Moulbaix; églises de Bauffe, Ladeuze, Lombise, Maffle, Péruwelz, Villers-Saint-Amand (Ducastelle, 1989).

Au cours du XIXème siècle, les travaux publics font appel de plus en plus à la pierre bleue : chemins de fer, canaux, fortifications. De grands bâtiments publics apportent de grosses commandes de pierres. Citons dans la région : l'Athénée Royal d'Ath (1879-81), l'Ecole Moyenne des filles (1881-85), la gare d'Ath (1893).

La production était facilement transportée vers le nord de la Belgique notamment dans la vallée de la

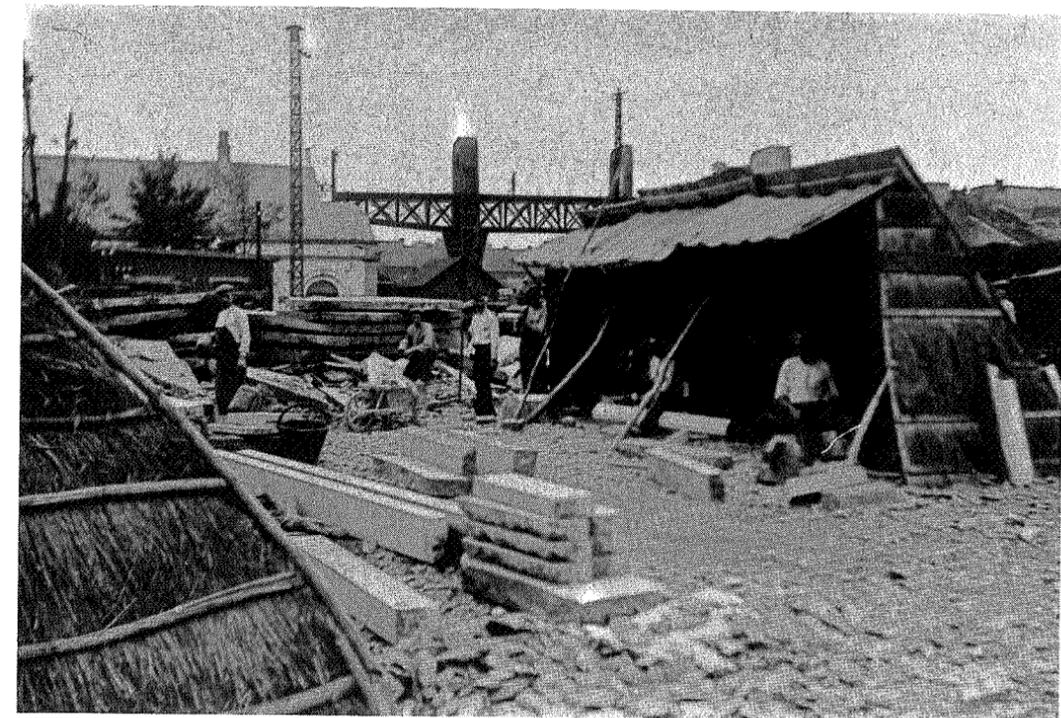


Figure 7. Hangar des tailleurs de pierre à la carrière de la Dendre vers 1925 (cliché musée de la pierre).

Dendre ou vers le nord de la France grâce au réseau des canaux et des chemins de fer qui se mettent en place dans la deuxième moitié du XIXème siècle.

La diffusion de la pierre de Maffle va se heurter à des difficultés à partir de 1849 parce qu'elle sera exclue de certains travaux publics. Cette mesure est liée à la mauvaise qualité des pierres livrées par Jean-Baptiste Durieux à la gare du Midi à Bruxelles. Pendant de nombreuses années (encore en 1864), les maîtres de carrière de Maffle se plaignent qu'une sorte d'ostracisme frappe leur matériau (Ducastelle, 1989).

Par ailleurs, la vente en France est limitée par les droits d'entrée existant à la frontière (de l'ordre de 15 %) qui frappent la pierre taillée et ouvragée. Pourtant le petit-granit y est fort prisé par le génie militaire et par les Ponts et Chaussées et il trouve aussi un débouché dans les pierres de machines. Les défenseurs de la pierre de Maffle font valoir aussi certaines réalisations comme le socle de la statue du général Negrier à Lille.

Tout au long des XIXème et XXème siècles, le petit-granit de Maffle a été mis en oeuvre dans de nombreux monuments funéraires. Après les deux guerres mondiales, les monuments aux morts apporteront des commandes intéressantes.

Les habitations privées ont constitué un autre débouché important avec les seuils et encadrements de portes et de fenêtres ou des éléments décoratifs

en pierre. La disparition presque totale des archives d'entreprises ne nous permet pas d'évaluer l'importance de ces commandes.

5. LA MECANISATION DES CARRIERES

L'exhaure est le premier problème à résoudre. Il faut épuiser les eaux pour accéder aux meilleurs bancs situés à 16 mètres au moins sous le niveau du sol (Ducastelle, 1989). Sous l'Ancien Régime, comme nous l'avons souligné précédemment, une main d'oeuvre abondante est requise pour évacuer l'eau. Cela explique sans doute pourquoi il y aura une pompe à feu à Maffle avant 1803 à la carrière de Joseph Gillion. C'est une des premières machines à vapeur dans les carrières du Hainaut puisqu'au début du XIXème siècle, il y a quatre machines à feu de Newcomen dans le Tournaisis, une à Soignies et deux aux Ecaussinnes. C'est aussi la plus ancienne machine à vapeur connue dans la région d'Ath. Cet engin n'est, sans doute, plus actif après 1803. Pierre Samuel Rivière aura lui aussi très vite recours à la vapeur. Il établit une pompe en 1828. Par après, ses concurrents, le baron Lefebvre à Ath et Jean-Baptiste Durieux à Maffle demandent l'autorisation d'installer une machine à vapeur d'exhaure dès l'ouverture de leur carrière, en 1840 pour le premier, en 1841 pour le second. La pompe est devenue un élément indispensable au développement de la carrière. Elle épuise l'eau jour et nuit et dès qu'elle s'interrompt, les eaux envahis

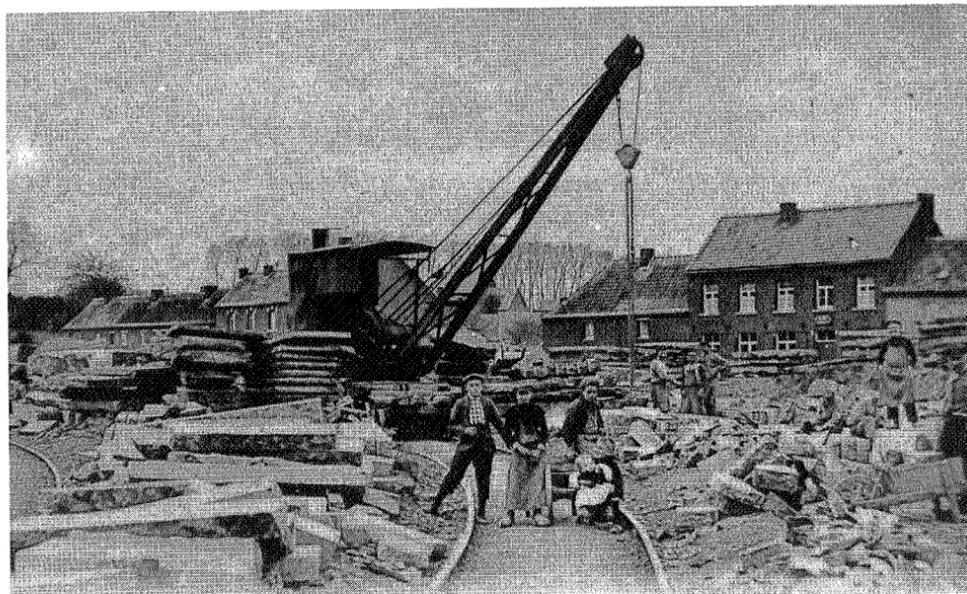


Figure 8. Grue à vapeur sur le chantier de taille de la carrière Rivière au début du XX^{ème} siècle (Carte postale, collection du musée de la pierre).

sent les travaux. Ce fut le cas pendant les deux guerres mondiales et lors de l'arrêt des activités au début des années 1960.

La machine à vapeur servira aussi à actionner les scieries. Aucun document ne mentionne des scieries mises en mouvement par la force de l'animal, de l'eau ou du vent dans le bassin de Maffle avant le XIX^{ème} siècle. Le sciage des pierres avec une lame ou un fil utilisant comme abrasifs le sable ou le grès entraînés par l'eau est connu depuis l'Antiquité. Des châssis multilames (appelés "armures") découpent la pierre ou le marbre en tranches dès le Moyen Age.

Au XVIII^{ème} siècle, ils peuvent être actionnés par l'eau ou le vent. Les premières scieries attestées à Maffle sont mues par une machine de Watt. Elles ont été introduites par Jean-Baptiste Durieux en 1841. Pierre Rivière en aura en 1843. S'il n'y a pas eu d'armures à la carrière du Baron à Ath, son siège de Maffle sera lui aussi équipé de châssis multilames actionnés par une machine à vapeur à partir de 1861.

Les carrières d'Ecaussinnes avaient précédé celles de Maffle puisqu'elles étaient déjà pourvues d'armures mues par la vapeur en 1825 (Ducastelle, 1979).

Les scieries sont presque toujours présentes dans les carrières de pierre de taille. Elles approvisionnent le chantier des tailleurs de pierre en tranches d'épaisseur variable selon les commandes. Il y aura aussi à la carrière Rivière de 1860 à 1899 des

armures mues par la force hydraulique installées dans le moulin à eau de Maffle. Entre-temps, les anciennes scieries actionnées par la même machine que la pompe d'exhaure seront abandonnées. Un ensemble de bâtiments nouveaux abriteront les armures à partir de 1864 à la carrière Rivière et de 1873 à la carrière de la Dendre. Dans celle-ci, il y a 9 châssis en 1934. L'ensemble des scieries se dresse autour de la machine d'extraction et à côté des ateliers dans les deux carrières (Ducastelle, 1991).

Les chantiers de taille et marbreries peuvent aussi posséder des armures. Augustin Casterman aura une scierie de pierre dès 1869 et Charles Gain-Bougard à partir de 1898. Celle-ci comprenait 4 armures en 1935.

Le fil hélicoïdal est un autre procédé de sciage des pierres connu depuis les Romains. Le principe est le même que pour les lames. La pierre est usée par du sable ou du grès entraîné par l'eau et par un fil d'acier torsadé. Une scie manuelle au fil a été retrouvée dans les bâtiments de la carrière de la Dendre et fait partie aujourd'hui des collections du musée de la pierre de Maffle. Mais le fil sera actionné mécaniquement sur une structure munie de roues à gorges à partir de 1854 en France. Il sera alors utilisé aussi bien pour découper la pierre à l'extraction que pour scier les blocs au chantier. Cette technique sera peu présente à Maffle. Entre les deux guerres, certaines parties du gisement à la carrière de la Dendre ont été coupées au fil. Le chantier Gain-Bougard a découpé les blocs dès le début du XX^{ème} siècle. Ce procédé a toujours été

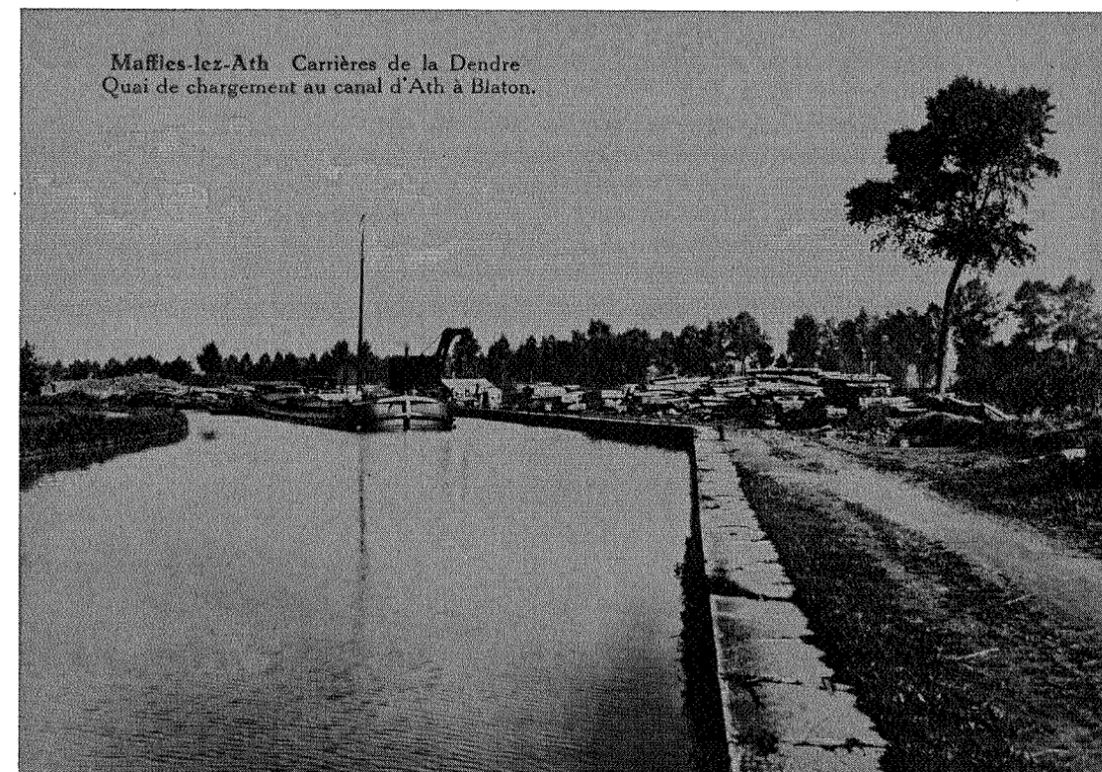


Figure 9. Chargement des pierres de la carrière de la Dendre au canal d'Ath à Blaton vers 1936 (Carte postale Ars Nova, collection du musée de la pierre).

secondaire à Maffle par rapport aux scieries à lames et aux techniques traditionnelles d'extraction.

En 1846, Jean-Baptiste Durieux a mis en place une machine d'extraction qui remontait les blocs du fond de la carrière et approvisionnait le chauffour. Il y aura une machine à vapeur pour le même usage chez Pierre Samuel Rivière à partir de 1870. La multiplication de ces machines après 1880 est liée au déplacement des blocs dans le fond de la carrière. Elles remplacent les anciens bourriquets actionnés par les chevaux.

Le levage, la manutention et le transport seront améliorés progressivement. En 1870, la carrière Rivière est reliée à la voie de chemin de fer et la carrière de la Dendre en 1885. A la même époque, les moyens de traction et de levage évoluent. Par exemple, en 1887, un treuil hélicoïdal de la force de 15 C.V. est destiné au "tirage à l'engin" à la carrière de la Dendre. En 1904, il y a une "grue roulante à vapeur" à la même carrière. A partir de 1827, à la carrière Rivière une "grue élévatrice" est "mue par une machine à vapeur, élevée à une hauteur de 6,50 mètres et supportée par 4 piliers en maçonnerie. A partir de 1909, une grue locomobile assurera le transport des pierres sur le même chantier. Signalons aussi la mise en place, dès le début du XX^{ème} siècle chez Gain-Bougard et après 1920 à la carrière de la Dendre, de ponts roulants destinés à la desserte du chantier.

L'intervention des machines sera moins répandue à l'extraction. Pendant longtemps, les blocs seront découpés au moyen de coins en acier enfoncés dans des trous taillés à la pointe avec un maillet. Des essais de mécanisation de cette opération ont commencé dès le XIX^{ème} siècle. En 1878, la carrière RIVIERE utilise une "machine et chaudière locomobiles" pour couper la pierre au gisement. Nous ne savons pas comment elle fonctionnait exactement. Elle ne semble pas avoir éliminé le travail manuel et son rôle est resté limité.

A partir de 1905, une chaudière fournit la vapeur pour faire fonctionner une perforatrice de roche à la carrière RIVIERE. Les trous seront, à partir de ce moment, de plus en plus souvent forés au marteau perforateur. Les coins métalliques seront adaptés au format des trous et enserrés dans ceux-ci par des attelles.

L'électricité sera introduite assez tôt à Maffle. En 1895, la carrière Rivière demande à établir des installations électriques pour "l'éclairage et le transport de force d'une pompeuse". Elle sera suivie par la carrière de la Dendre en 1903.

L'utilisation de débiteuses à disque et à eau pour couper la pierre est attestée beaucoup plus tard, en 1953, c'est-à-dire dans les dernières années des exploitations.

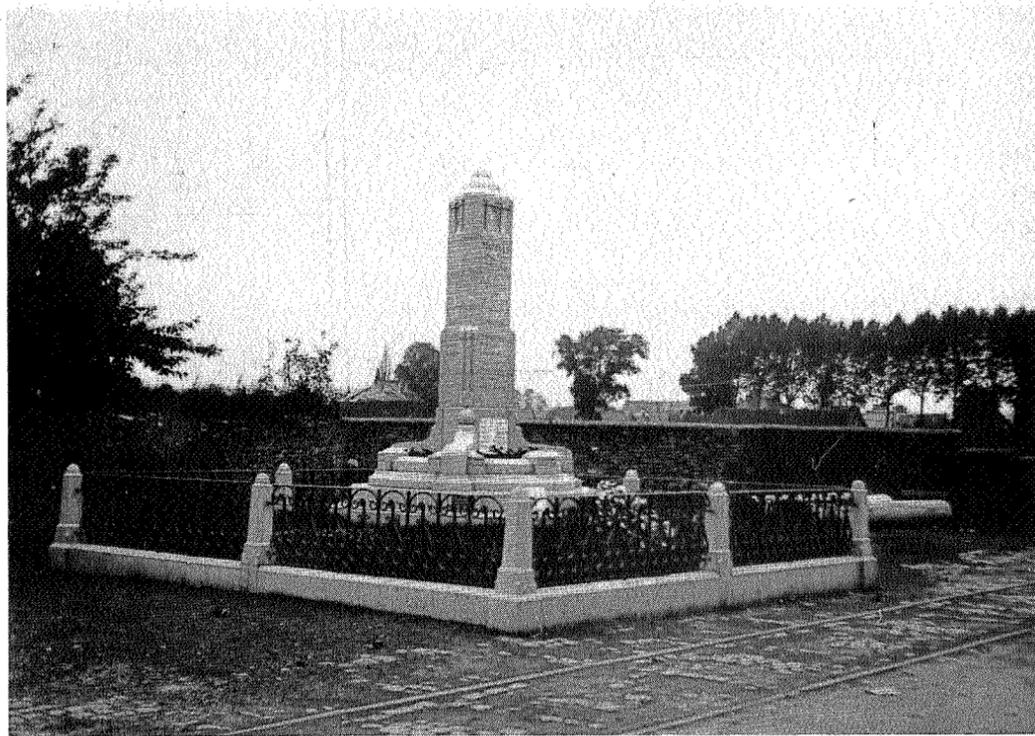


Figure 10. Monument aux morts de la guerre 1914-1918 à Maffle vers 1925. Réalisé par la carrière de la Dendre (Cliché musée de la pierre).

La mécanisation a affecté d'abord l'épuisement de l'eau et les scieries. Elle a touché par après, les moyens de transport et finalement l'extraction. L'introduction de débiteuses est tardive et les opérations de taille ne seront jamais mécanisées dans les carrières de Maffle. Le chantier Gain-Bougard qui est encore actif aujourd'hui a mécanisé une bonne partie de ses opérations, tout en poursuivant la tradition du travail manuel.

6. CONCLUSION

L'extraction de la pierre bleue a cessé à Maffle depuis plus de trente ans. Les anciennes carrières sont devenues un site naturel avec des vestiges importants de l'activité industrielle : sièges d'extraction remplis d'eau, fours à chaux, treuils, quais de chargement, blocs de pierre, remblais de terre, ...

La maison construite par Jean-Baptiste Durieux abrite depuis octobre 1989 un musée de la pierre qui évoque les divers aspects de cette activité industrielle et la replace dans le contexte général du travail dans les carrières.

A côté du site occupé autrefois par l'activité industrielle, des maisons ouvrières et la brasserie du maître de carrière Auguste Rivière sont des témoins significatifs de l'histoire économique et sociale de ce petit village de 1500 habitants dont la vie a été longtemps centrée sur le travail de la pierre.

BIBLIOGRAPHIE

Les abréviations utilisés dans le texte correspondent :

A.V.A. - Archives de la Ville d'Ath
A.M. - Archives de Maffle
A.E.M. - Archives de l'Etat à Mons
A.G.R. - Archives générales du Royaume

- BAGUET, L., 1985 - Historique des carrières d'Ecaussinnes. *Annales Cercle Archéol. Canton Soignies*, **XXXI**: 103 sqq, 291 sq.
- CONIL, R., 1959 - Recherches stratigraphiques sur les Terrains Dinantiens dans le Bord Nord du Bassin de Namur (Région s'étendant de la Dendre à l'Orneau). *Acad. roy. Belg., Cl. Sci.*, **XIV/5**, 159 p.
- CONIL, R. & DELCOURT, A., 1989 - La Dendre Orientale. Sous-sol et mémoire. In: Mélanges Albert Delcourt. *Etudes Doc. Cercle roy. Hist. Archéol. Ath rég.*, **VIII**: 71-94.
- DENIS, J.-P., 1986 - L'exploitation de la pierre à Maffle au Moyen Age et sous l'Ancien Régime. *Bull. Musée Pierre*, **1**: 6-9.
- de WAHA, M. & DUGNOILLE, J., 1983 - Ath, dans Les Enceintes urbaines en Hainaut. *Crédit Communal Belgique*, 183-184.
- DEWERT, J., 1903 - Histoire de la ville d'Ath. Imp. Renaix, 25-28.
- DUCASTELLE, J.-P., 1975 - Les carrières de Maffle. Un site d'archéologie industrielle au

Pays d'Ath. *Bull. Crédit Communal Belgique*, **111**: 35-48.

DUCASTELLE, J.-P., 1979 - Archéologie de l'industrie de la pierre au Pays d'Ath et de Lessines. In: L'Industrie de la pierre en Belgique de l'Ancien Régime à nos jours. Colloque du 20 novembre 1976. *Etudes Doc. Cercle roy. Hist. Archéol. Ath rég.*, **I**: 55-98.

DUCASTELLE, J.-P., 1979 - La construction de l'Académie de Dessin d'Ath (1835-1840). *Bull. Cercle roy. Hist. Archéol. Ath rég.*, **4**: 50-64.

DUCASTELLE, J.-P., 1983 - L'Industrie de la pierre en Hainaut au XIXème siècle. In: Recueil d'études Histoire hainuyère offertes à Maurice A. ARNOULD. *Analectes Hist. Hainaut*, **I**: 657-688.

DUCASTELLE, J.-P., 1986 - Repères pour une histoire des carrières de Maffle. *Bull. Amis Mus. Pierre*, **I**: 13-19.

DUCASTELLE, J.-P., 1989 - La pierre de Maffle, ses bancs, ses qualités et ses défauts. Contribution à la connaissance d'un gisement de pierre de taille. In: Mélanges Albert Delcourt. *Etudes Doc. Cercle roy. Hist. Archéol. Ath rég.* **VIII**: 95-109.

DUCASTELLE, J.-P., 1990 - La carrière du Baron à Ath. *Bull. Mus. Pierre*, **5**: 11-15.

DUCASTELLE, J.-P., 1993 - Les fours à chaux de Maffle. *Bull. Musée Pierre*, **8**: 5-32.

HASQUIN, H., 1970 - Charbon des Pays-Bas espagnols et sidérurgie du Hainaut français aux confins des XVIIème et XVIIIème siècles. *Vie Wallonne*, **XLIV/331-332**: 514-519.

MOUREAUX, P., 1974 - La statistique industrielle dans les Pays-Bas autrichiens à l'époque de Marie-Thérèse. *Doc. cartes, T.I., Comm. roy. Hist.*, p. 640.

MULLER, J., 1955 - Vauban et Ath. Construction de la forteresse (1668-1674). *Annales Cercle roy. Archéol. Ath rég.*, **XXXVIII**: 222, 224, 250, 299.

VAN BELLE, J.-L., 1984 - Dictionnaire des signes lapidaires. Belgique et Nord de la France. Imp. Louvain-La-Neuve, p. 31.

VAN BELLE, J.-L., 1990 - Les maîtres de carrière d'Arquennes sous l'Ancien Régime. Un métier. Des hommes, Bruxelles. *Crédit Communal Belgique*, **80**: 92-93.

Manuscrit reçu le 30 janvier 1994 et accepté pour publication le 10 février 1994.

Renseignements pratiques :

Musée de la Pierre et site des carrières de Maffle, chaussée de Mons, 419, 7810 MAFFLE (Téléphone : 068/28.01.41).

Accessible sur rendez-vous toute l'année.

Ouvert le week-end de 14.30 à 18.30 d'avril à septembre, chaque jour en juillet et en août de 14 à 17 h.

L'EXPLOITATION DU PETIT GRANIT A ECAUSSINNES

par

L. BAGUET¹

De toutes les roches que contient le sous-sol écaussinnois, le "petit granit" est de loin la plus importante. Elle fut exploitée dans 6 bassins différents, distants l'un de l'autre de plusieurs centaines de mètres et comprenant chacun plusieurs entreprises. Nous citerons d'Ouest en Est : Restaumont, Thiarmon, Mayeurmont, les Marlières, l'Avedèle et Payelles-Scoufflény ; entre ces différents bassins, deux carrières isolées : Saint-Bernard et les Douze Bonniers, ce qui faisait, fin du siècle dernier, un ensemble de 21 exploitations, petites et grandes.

Certaines de ces carrières sont très anciennes et leur activité nous est connue par des documents dès le XIV^{ème} siècle. Dans sa "Contribution à l'Histoire des maîtres de carrières écaussinnois", l'Abbé Jous a répertorié par ordre alphabétique 186 maîtres de carrières ou marchands de pierres à Ecaussinnes, s'arrêtant, comme il le dit, à l'aube du XIX^{ème} siècle. Il donne quelques détails pour chacun d'eux d'après les renseignements qu'il a pu recueillir au cours de nombreuses années de recherches. Mais la difficulté est de pouvoir situer leurs exploitations. Pour beaucoup d'entre elles, on ne peut y parvenir, faute de précisions ; pour certaines cependant, grâce à la généalogie, on parvient, partant des exploitations connues, à remonter dans le temps et localiser ces entreprises familiales.

C'étaient de petites carrières, peu profondes, car, sitôt atteinte la nappe aquifère, elles étaient inondées. Leurs propriétaires étaient presque toujours des fermiers qui, comme l'a déjà dit Jean-Louis Van Belle, avaient découvert la pierre dans leur champ et qui avaient à leur disposition de nombreux chevaux, nécessaires à l'exploitation. C'est en effet par la traction chevaline que les pierres étaient sorties de la carrière par des plans inclinés, seulement à la bonne saison. La production ne devait donc pas être énorme !

Ce qui fit progresser nos carrières au 19^{ème} siècle, c'est la vapeur, le rail, et au point de vue économique, la loi sur les sociétés anonymes.

La vapeur arriva tardivement dans les carrières d'Ecaussinnes. Alors que les Anglais avaient adopté dès 1689 la machine de Thomas Savery pour épuiser les eaux de leur mines, que Newcomen en construisit une autre en 1705, que nos houillères du Borinage en installèrent dès 1772, que Watt en fabriqua une autre encore, plus perfectionnée en 1776, nous trouvons la première mention d'une machine à vapeur à Ecaussinnes dans une cession de bail de carrière datée de 1809. Ce retard semble dû uniquement au prix de ces engins que ne pouvaient payer nos petites entreprises.

Grâce à la vapeur, tout devint beaucoup plus facile : l'exhaure, l'extraction, le sciage, le levage. La première scierie de pierres à Ecaussinnes fut construite en 1808 par Michel-Joseph Ruelle, maire d'Ecaussinnes-d'Enghien ; paradoxalement, ce n'était pas un carrier ; il était né à Mons en 1757 et était membre du Conseil Général du département de Jemappes. Sa scierie était hydraulique, mue par l'eau de la Sennette ; jusque là, en effet, les blocs étaient envoyés vers la Buisserie pour y être débités. Ici Ecaussinnes aussi avait du retard, car en 1764 la scierie de Solre-Saint-Géry utilisait déjà 2 armures de 8 lames chacune. Mais Ruelle avait ouvert la voie et bientôt on compta jusqu'à six de ces scieries hydrauliques depuis Marchelez-Ecaussinnes jusqu'à la limite de Ronquières, soit sur moins de 8 kms de rivière.

La vapeur fit naître d'autres installations, elle permit de scier les pierres plus rapidement et en plus grande quantité et dans chaque exploitation. Enfin, à notre siècle, le moteur électrique, avec moins d'encombrement et plus de facilité, augmenta la puissance, les lames et les disques diamantés, l'efficacité. Le moteur électrique permit en plus le sciage par fil hélicoïdal. Cette méthode, employée pour la première fois à la

¹"La Cressonnière", Mâlon-Fontaine 9 - 7190 Ecaussinnes.

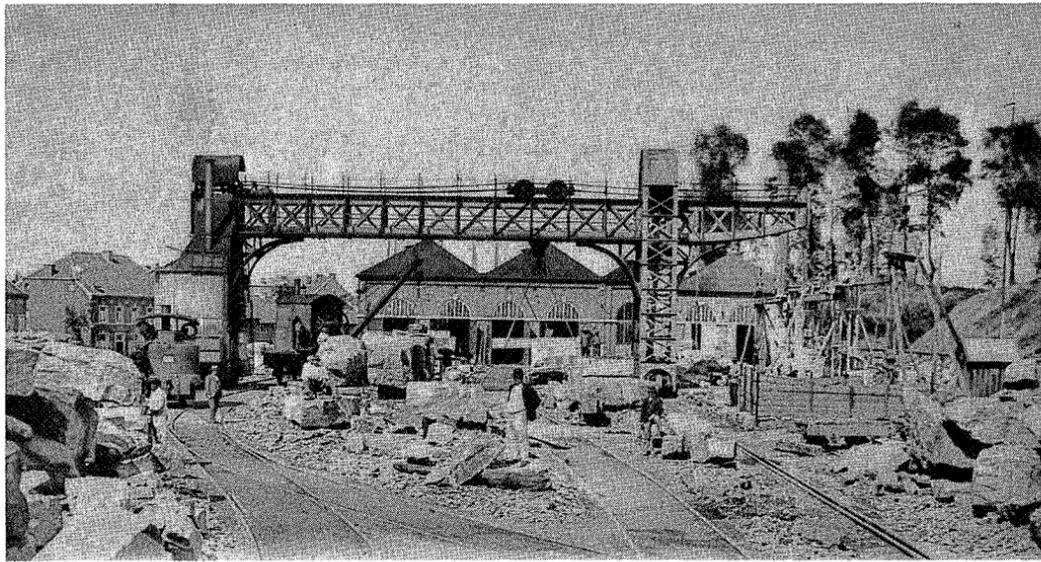


Figure 1. Utilisation de la vapeur : locomotive, gure, pont roulant, scieries à armures dans le fond. A droite, sciage au fil hélicoïdal par moteur électrique.

carrière de Scoufflény - nouvelle carrière ouverte en 1897 - et servant à découper le gisement était une solution heureuse et économique employée par la suite par toutes les carrières ; elle permit aussi de découper les blocs sur les chantiers. Ce fil fut remplacé à l'extraction par une haveuse au diamant (espèce de tronçonneuse, pourrait-on dire) et sur les chantiers par des disques, diamantés eux-aussi, atteignant les 2 mètres de diamètre (Fig. 1).

Deuxième source de progrès dans nos carrières : le rail. Contrairement à la vapeur, l'application du rail se fit très rapidement. La ligne de chemin de fer Manage-Braine-le-Comte fut mise en service le 26 octobre 1842 ; elle comprenait entre autre une petite gare appelée Ecaussinnes-Carières. Quelques mois plus tard, Adophe Cousin y relia sa carrière au chemin de fer de l'Etat. L'élan était donné. D'autres maîtres de carrière suivirent son exemple et en 1869 les demandes d'autorisation d'établir des raccordements sur la voie publique affluèrent. Ainsi naquit un réseau de voies ferrées industrielles partant des carrières à la gare des chemins de fer en parcourant les rues de la commune. Véritable toile d'araignée où circulaient des convois bruyants s'annonçant par le sifflet des locomotives. Tout cela hélas ! a disparu. L'asphalte a recouvert les voies ferrées ne laissant aucune trace de la vie trépidante d'autrefois que nous avons bien connue !

Il est inutile, croyons-nous, d'insister sur l'intérêt que présentait le chemin de fer de l'Etat pour le transport des produits de nos carrières. Celui-ci se faisait par chariots attelés de plusieurs chevaux ; c'était lent, c'était long et les avaries fréquentes, dans des chemins de terre impraticables en hiver ou par temps de pluies.

C'était vers le Nord qu'étaient acheminées nos pierres :

Bruxelles, Anvers et la Hollande. La France avait mis sur elles de tels droits d'entrée que le commerce avec ce pays était bouché. Au 18ème siècle, les maîtres de carrière écaussinnois réclamèrent pendant 20 ans une chaussée vers Braine-le-Comte pour rejoindre celle de Mons à Bruxelles créée, elle, en 1704 en vertu d'un octroi de Philippe V, roi d'Espagne. Ils obtinrent enfin satisfaction par un octroi de l'Impératrice Marie-Thérèse accordé le 8 avril 1756 à Nicolas Boulangé de Mons. Grâce à ce pavé, le transport des pierres fut possible pendant toute l'année et à moindres frais ; il fallait cependant payer des droits à la barrière, située à l'entrée de Braine-le-Comte, droits fixés par l'octroi, élevés surtout sur les produits pondéreux, et les pierres étaient les plus taxées. Venant des carrières d'Ecaussinnes, elles étaient obligées d'y passer pour gagner Braine-le-Comte ou la chaussée de Bruxelles "à peine, disait l'octroi, d'encourir les amendes comminées contre ceux qui fraudaient les droits des Barrières desdits Etats de Hainaut". Sur la chaussée de Bruxelles, il y avait aussi des barrières, comme sur toutes les grandes routes concédées par le Souverain, et l'on payait chaque fois un droit de passage. Napoléon supprima ces droits de barrières, mais ils furent rétablis après lui. En janvier 1835, des maîtres de carrière de Soignies demandent que le gouvernement intervienne pour exonérer toutes les carrières de Soignies du droit de barrières et de ponts pour qu'elles puissent tenir la concurrence avec celles de Feluy et d'Arquennes favorisées par le canal de Charleroi (Archives communales de Soignies).

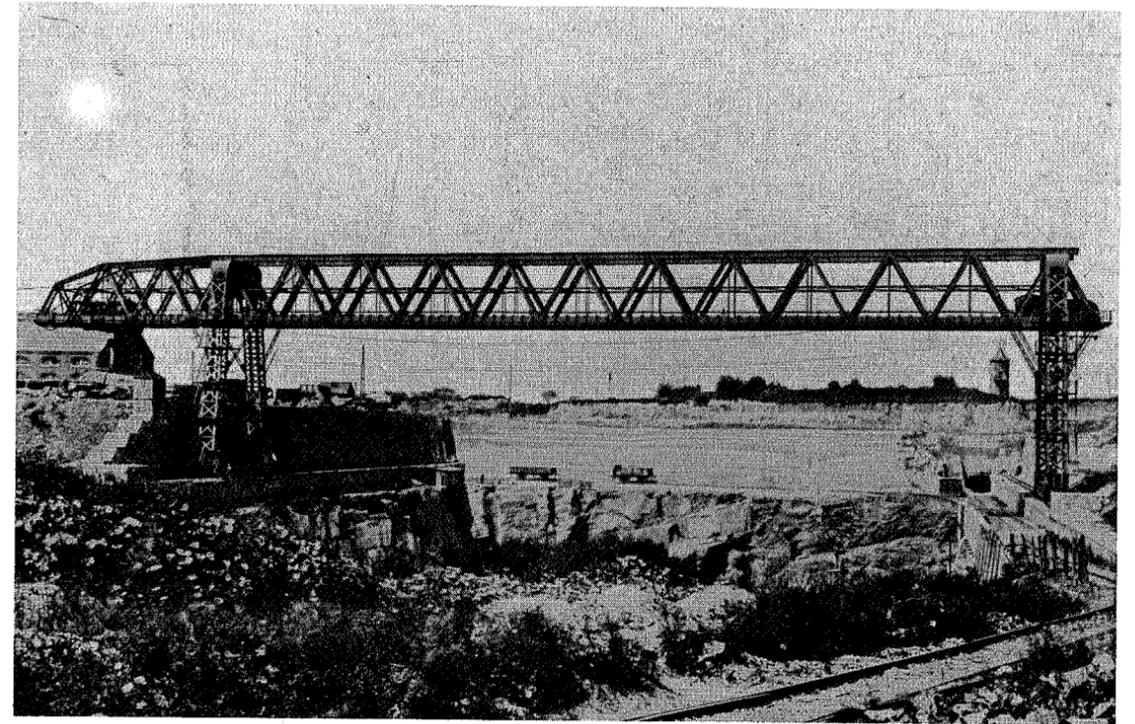


Figure 2. Le grand pont de la carrière du Levant à Ecaussinnes.

Le rail à l'intérieur des exploitations fut aussi un énorme progrès ; conjugué à la vapeur il permit un acheminement rapide et aisé des blocs extraits au fond de la carrière, celle-ci, grâce à un pompage efficace, pouvant s'approfondir toujours davantage. Les chevaux furent remplacés par des locomotives ; des grues, des élévateurs et des ponts roulants réalisèrent un gain de temps considérable en épargnant la sueur humaine. Ici, aussi l'électricité remplaça avantageusement la vapeur et certains ponts roulants travaillant à l'extraction atteignirent alors le gigantisme (107 m de long, 18 de haut, porté par 32 roues, pesant 450 tonnes et soulevant 60 tonnes, à la carrière du Levant) (Fig. 2).

Quant aux sociétés anonymes, constituées d'après la loi de 1873, elles donnèrent à nos carrières des moyens financiers autrement importants que ceux dont pouvaient disposer une famille ou des commanditaires.

La réputation des carrières d'Ecaussinnes s'étendait au loin et l'on vit, dès le début du 19ème siècle, leurs maîtres, jusque là écaussinnois, céder la place à des étrangers. Attirés par le profit que procurait cette industrie, ces derniers louèrent aux propriétaires leur siège d'exploitation ou mieux, épousèrent leur veuve ou leurs filles. Il en vint de Suisse, comme Frédéric-Simon Baatard, de France, comme Pierre-Samuel Rivière ; il en vint aussi qui n'avaient jamais vu un caillou : un ancien aide de camp de Mons, Adolphe Cousin, un agronome et arboriculteur réputé de Houdeng-Goegnies, Jean-Baptiste Scoumanne, et tant d'autres encore. La plupart, il est vrai, avaient le sens

des affaires car il firent prospérer leur entreprise, s'enrichirent et devinrent des personnalités.

Ecaussinnes se singularisa également par ses maîtresses de carrières. Quatre femmes, en effet, exploitèrent réellement une ou plusieurs carrières et montrèrent parfois des qualités surprenantes de chef d'entreprise.

Ce furent :

Honorine Parent qui, dans la seconde moitié du 17ème siècle dirigea une petite carrière à Mayeurmont propriété autrefois de son bisaïeul, Guillaume le Prince, qu'elle avait recueillie par des héritages successifs. Elle n'y fit pas fortune malheureusement ; elle dut vendre ses biens et ce qu'il en restait à sa mort, en 1724, fut saisi par ses créanciers.

Anne-Marie Lefils, au contraire, veuve en 1787, à l'âge de 36 ans, continua d'exploiter le chantier de taille de son mari. Mais elle voyait plus grand et acheta en 1792 la carrière de l'Avedèle, dite "la grande carrière" qui sera plus tard la carrière Rivière. Elle la dirigea avec succès pendant 20 ans. Elle la donnera alors à sa fille comme cadeau de mariage et mourut un an après en 1823.

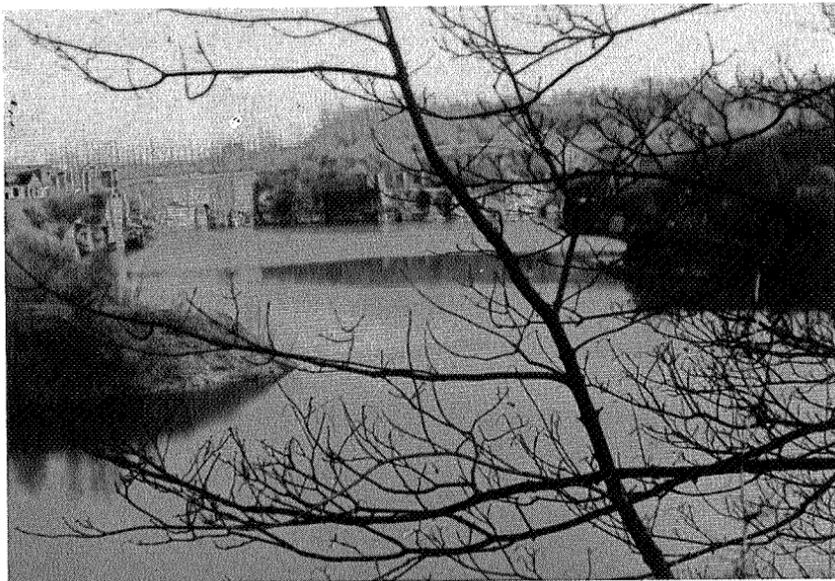


Figure 3. Ce qu'il en reste....

Malheureusement, son exploitation, laissée en des mains inexpertes, périclita et son gendre, Charles Claus, déclara faillite en 1826.

La troisième, Marie-Hyacinthe Frougnieux, cultivatrice et maîtresse de carrière, comme elle s'appelait elle-même, née à Ecaussinnes-d'Enghien en 1757, hérita d'une partie des carrières de Thiarfont ayant appartenu à son grand-oncle Nicolas Servais. Elle n'eut qu'un

seul but dans sa vie, d'abord avec son mari, Jean-Joseph Baguet, puis quand elle fut veuve : agrandir son exploitation en achetant à ses cohéritiers tout ce qu'ils voulaient bien vendre. Elle eut ainsi plus de la moitié des carrières Servais qu'elle dirigea avec autorité et qu'elle laissera à son fils Félicien, avec la ferme de Belle-Tête où elle habitait, et toutes les créances dont elle était redevable. Ainsi rétablissait-elle l'équivalence avec les deux autres parts revenant à ses filles, Catherine, épouse Baatard, déjà décédée mais ayant des enfants, et Sophie, épouse de Pierre-Samuel Rivière, chaque part revenant à 4 353 florins (soit près de 2 millions de nos francs).

La dernière de ces dames, Caroline Derideau née à Ecaussinnes-d'Enghien en 1777, fut encore plus exceptionnelle, car elle était en même temps maîtresse de verrerie et maîtresse de carrière. Des actes officiels lui donnent ces deux qualifications. En effet, veuve en 1829 de Charles-Lambert Huart, maître de verrerie à Lodelinsart, elle continua d'exploiter la verrerie. Enfant unique de Philippe-Albert Derideau, maître de plusieurs carrières à Ecaussinnes, elle en hérita en 1835 et les exploita avec bonheur en les modernisant et en y introduisant la vapeur. Pour ce, elle quitta Lodelinsart

et revint habiter la ferme paternelle, dite Cense Bel Air, à Ecaussinnes.

Ses fils qui forcément l'aidèrent avaient dans les actes le titre de "directeur" ou d'"exploitant" soit de verrerie, soit de carrière, jamais de "maître". La maîtrise était réservée à leur mère.

Mariée à 19 ans, elle eut 14 enfants tous nés à Lodelinsart.

A 77 ans, elle fit aussi donation entre vifs, au profit de ses enfants et petits-enfants, de tous ses biens qui furent partagés en 7 lots ; d'une superficie totale de 168 ha 27 a 57 ca, ils comprenaient les carrières, la verrerie, des terres, de nombreuses maisons et les ruines de l'abbaye de Villers achetées par son mari en 1820. C'était une belle fortune ! Elle mourut à 82 ans, frappée d'apoplexie, le 27 novembre 1859.

Que reste-t-il aujourd'hui de toutes ces carrières qui firent la prospérité des Ecaussinnes pendant des siècles ? Il ne reste que d'énormes réservoirs d'eau dont certains, propriété actuelle de l'Intercommunale Bruxelloise des Eaux, alimentent notre capitale. Seule activité : à la carrière de Restaumont, notre belle pierre bleue est déchetée à coups d'explosifs, concassée et vendue comme une vile camelote !

Heureusement, elle est toujours là, en Belgique comme ailleurs, témoin de nos belles années, dans les oeuvres de nos bâtisseurs et de nos architectes, oeuvres modestes ou grandioses, dans les cimetières pour lesquels nos fins ouvriers et nos sculpteurs l'on façonnée pour honorer les morts, sur les places publiques où des monuments, oeuvres de nos statuaires, sont élevés à la gloire de nos soldats et de nos martyrs (fig. 4).



Figure 4. L'"Ultim Sacrifice", en petit granit, dû au ciseau d'Hector Brognon, sculpteur écaussinnois (place communale d'Ecaussinnes-d'Enghien).

Des générations après nous pourront encore la voir.

BAGUET, L., 1985 - Historique des carrières d'Ecaussinnes. *Ann. Cercle Archéologique Canton Soignies*, XXXI.

BAGUET, L., 1983 - Recherche de l'emplacement d'anciennes carrières aux Ecaussinnes par la méthode généalogique. In : Recueil d'Etudes d'Histoire Hennuyère offertes à Maurice A. Arnould. *Analectes Hist. Hainaut*, I: 689-700.

BAGUET, L., 1991 - Les Scieries à pierre hydrauliques à Ecaussinnes. *Bull. pér. Musée de la Pierre à Maffle*, 6: 31-39.

BAGUET, L., 1985 - La Chaussée d'Ecaussinnes à Braine-le-Comte au XVIIIème siècle. *Ann. Soignies*, XXXII:47-58.

BAGUET, L., 1974 - Frédéric-Simon Baatard, Maître de carrière à Soignies. *Ann. Soignies*, XXVII: 12-43.

BAGUET, L., 1984 - Les Maîtresses de carrière d'Ecaussinnes. *Actes Congr. Nivelles*, III: 87-97.

BAGUET, L., 1987 - Les Rivières à Ecaussinnes. *Bull. pér. Musée de la Pierre à Maffle*, 2: 7-9.

BAGUET, L., 1989 - La pierre d'Ecaussinnes et la sculpture. *Bull. Patrimoine Industriel*, 14.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES CARRIERES DE SCOUFFLENY, 1936 - Historique. Ed. Thill, Bruxelles.

JOUS, L. Abbé, 1979 - Contribution à l'Histoire des Maîtres de carrières Ecaussinnois. In : Actes Coll. Intern. Mons, 241-281.

VAN BELLE, J.-L., 1976 - L'Industrie de la pierre en Wallonie (XVIème-XVIIIème siècle). In : Art & Histoire, Ed. Duculot.

Manuscrit reçu le 15 février 1993 et accepté pour publication le 26 mars 1993.